

A L'OPERA : *Les Ballets de Mme Ida Rubinstein : Perséphone*, poème de M. André Gide, musique d'Igor Stravinsky ; *Diane de Poitiers*, scénario de Mme E. de Gramont, musique de Jacques Ibert, et *la Valse*, musique de Maurice Ravel.

Mme Ida Rubinstein fait chaque année un don royal à la musique : elle inspire, elle « commande », elle monte somptueusement quelques œuvres nouvelles. Elle ressuscite, en notre siècle amer, les chorégies athéniennes. Notre devoir est de marquer, avec reconnaissance, en ces cérémonies, ce qui nous a plu ; et de ne point insister sur ce qui nous a moins enchantés... Hier soir, par exemple, il y a eu quelques sourires et protestations, au sujet d'une interprète dont la chorégraphie semblait un peu gauche... Entre toutes les choses qu'il ne faut pas dire, voilà bien la plus importante ! Chut !... D'ailleurs, notre plaisir en fut à peine gâté !...

La légende inépuisable de *Perséphone* et de Déméter, après avoir nourri les mystères d'Eleusis, inspiré un hymne homérique adorable et une foule de poèmes, — jusqu'à la *Perséphone* du charmant Derennes, — vient d'attirer l'esprit méditatif de M. André Gide. Le vieux mythe agricole prend, avec lui, un sens social... Pour avoir, dans la prairie, où elle danse avec ses compagnes, respiré la fleur de narcisse, Perséphone a la vision soudaine des Enfers ; c'est-à-dire de la souffrance. Ce spectacle, devant lequel le « Penseur » de Rodin demeure immobile et crispé, et dont le souvenir, disaient les Florentins, durcissait l'ardent visage de Dante, s'empare de la jeune âme de Perséphone. Elle descend aux Enfers. Elle y repousse la coupe d'eau du Léthé : elle refuse d'abord la couronne d'Hadès ; elle mord même dans la grenade, symbole de la joie de vivre, que lui présente Mercure, et revient à la vie, rappelée par Triptolème, le laboureur, qui fait, au printemps, verdoyer le grain enfoui, l'hiver, dans la terre... Mais l'enfer, à qui l'a vu, est inoubliable... Perséphone redescendra vers les ombres douloureuses, pour leur apporter un peu de pitié, un peu d'amour...

**

Cette interprétation aurait beaucoup étonné les Homériques et les Eleusiens... Il se peut que ce soit le symbole des dernières démarches spirituelles de M. Gide. Lui aussi, après avoir mordu à la grenade de vie, aux nourritures terrestres, est descendu aux Enfers ; c'est-à-dire qu'il s'est inscrit au parti communiste...

Nous ne voyons, dans le ballet réglé par M. Kurt Joos, ni la plairie aux narcisses, ni le fleuve d'oubli, ni les Enfers. La représentation, qui se déroule dans un immense temple archaïque, est conçue comme une cérémonie religieuse, où se « joue » le drame mystique, sur les dalles du temple. Le hiérophante clame le récit rituel, l'évangile de Déméter, du haut d'un socle... Un chœur de fidèles chante, adossé à une haute muraille. Les déesses, les dieux, les nymphes, le peuple des ombres, enveloppés de voiles gris, miment la passion de Perséphone... Ce spectacle obscur, peut-être, pour les spectateurs dont le cœur ne bat point aux seuls noms des déesses grecques, est d'une majesté extraordinaire. La musique de M. Stravinsky sera discutée... De musique véridable, je conviens qu'il y en a fort peu, dans cette partition... C'est une sorte d'antiphonaire archaïque.

Les paroles rituelles sont entrecoupées, hachées de pauses brèves, signes d'émotion religieuse... La découpe rythmique en est singulière... Les palpitations de l'orchestre, en dessous, ses accents brutaux, les quelques dessins mélodiques des chœurs, les marches pompeuses qui s'organisent n'offrent rien de voluptueux, de charmeur. C'est dur comme la pierre ; c'est ascétique ; mais c'est plein de force, et de grandeur !... M. Stravinsky de qui, jadis, la musique, la musique sensuelle et expressive, ruisselait « comme l'eau d'une éponge », s'est retiré dans une sorte de Tanagraouf de l'art ; sable et roc. Mais les blocs ont des arêtes bien taillées ! Ils sont imposants. J'ai été assez « pris » ; et il faut que je le dise.

Décoration, mise en scène sonore... Cette espèce de rudesse à la dorienne ne me déplaît pas... Je vous recommande aussi quelques timbres nouveaux... Toute la fin est superbe.

Diane de Poitiers est un divertissement de cour, d'un éclat, d'une vivacité charmants. On ne nous invite pas à penser... Mais à regarder le défilé d'ambassadeurs qui viennent saluer, dans une grande salle renaissance, — décor rouge et or, un peu parodique, et pas très agréable à regarder, — la belle duchesse... Puis un duo d'amour chorégraphique entre elle, baigneuse à l'aurore, et son roi Henri, dans un parc verdoyant. Enfin, la réception de la favorite dans un port du Midi, où les foules ensoleillées se détachant sur un ciel bleu-noir, forment un ragoût de couleurs à la Monticelli.

En utilisant de vieux « airs et danses » du seizième siècle, M. Jacques Ibert a composé une partition d'une grâce et d'une variété délicieuses. Il a un tour de main admirable ; une adresse d'orchestration étonnante... Sa fantaisie garde du « chic ».

Enfin, la *Valse*, de Ravel, — dont la chorégraphie, — réglée par Michel Fokine, — est une merveille de sensibilité, d'intelligence, de « pénétration musicale ». Mais comment accepter ce décor rouge ? Scrupule historique ?... Quels costumes pourraient charmer l'œil sur un fond pareil ?

La troupe de Mme Rubinstein sait danser. Et même, M. Anatol Wiltzak est un grand danseur.

On annonce pour bientôt d'autres splendeurs. On parle d'une *Ariane* de notre cher et grand Florent-Schmitt. Est-ce vrai ? Espérons-le ! Alors, nous poserons des couronnes sur le front de la Munificente !

Robert D...
L O F